

Langages et structures d'échanges en recherche urbaine : Propositions pour une généalogie des marchés de l'interdisciplinarité

M A R C D U M O N T

Durant ces quarante dernières années, les études urbaines se sont aménagées une véritable place dans le champ des sciences sociales. Elles occupent actuellement une part importante des activités scientifiques, de nombreuses publications leur sont consacrées ainsi que des séminaires ou des forums voire, en France, un festival désormais annuel.

Si la ville et l'urbain ont donné l'occasion à un certain nombre de disciplines et de pratiques assez différentes (sociologie, géographie, ethnométhodologie, architecture...) de redéfinir leurs objets de recherche, ces « thématiques » ont également correspondu aux préoccupations de pouvoirs publics et d'institutions qui en ont parlé et en parlent souvent d'ailleurs avec les mêmes vocabulaires consensuels, ce qui a de quoi intriguer.

Des ressemblances étonnantes font en effet penser à une certaine homogénéité, des similarités qui peuvent être repérées autant dans les modes de pensée, les instruments de recherche que les formes effectives réalisées. Parmi les pratiques scientifiques citées, laquelle ne parle-t-elle pas de « réseau » ? À cet égard, le geste graphique de Yona Friedman (cf. figure 1 page 148), plus qu'anecdotique, apparaît davantage comme symptôme d'une irradiation de l'architecture par ce type de structure cognitive. Nous pouvons également penser à des termes tels que celui de « projet urbain » ou des thèmes comme le « local » ou la « proximité » dont la forte présence est facilement repérable dans les langages des sciences sociales.

Ces ressemblances soulèvent en particulier une interrogation quant à la fécondité d'un dialogue entre ces sciences : serait-il possible qu'après s'être longtemps ignorées voire rejetées celles-ci aient désormais trouvé de réels terrains d'entente, de recherches et de méthodes ? L'appréciation devrait-elle prendre un caractère un peu moins convenu et rejoindre le constat de ceux qui envisagent ce terrain comme une « impossible utopie » (M. Amiot) ? Ou, de manière encore moins contenue, considérer que cette transformation révélerait une idéologisation et acquiescer à la dénonciation des accointances non-dissimulées, des limites plus qu'incertaines entre savoirs d'expertise et discours d'organisation à caractère normatif, regrettant leur fusion dans un système général de gestion du sens des sociétés ?

Souhaitant contribuer à l'intelligibilité de ce phénomène, notre souci sera ici de suivre une démarche à caractère exploratoire afin de dégager quelques axes théoriques permettant d'investir efficacement la question de l'interdisciplinarité en recherche urbaine après en avoir explicité la nécessité et les principaux enjeux. En prenant appui sur différentes expériences de recherche, les lignes qui suivent seront marquées en particulier par l'envie d'inciter au déplacement d'un débat plus général trop souvent cantonné aux relations qui s'établissent entre les sciences sociales et des systèmes d'organisations, des institutions. Elles quitteront le terrain strictement normatif à partir duquel ces relations sont parfois décrites pour privilégier celui de leurs conséquences en termes de capacité à rendre intelligibles les phénomènes auxquels elles se confrontent.

Dans ce sens, la tentative d'une définition apaisée d'instruments de pensée qui correspond au souci général d'une telle approche, loin de justifier un regard irénique, tend davantage à susciter une certaine inquiétude quant à la réelle portée de certaines formes d'auto-contraintes visibles dans les sciences sociales.

QUESTIONNEMENT DISCIPLINAIRE ET DÉMARCHÉ CRITIQUE

Avant toute chose, les principes de repérage d'une quelconque similarité nécessitent d'être précisés du fait qu'ils soient portés par une définition implicitement acquise d'un ensemble cohérent d'observation, que ce soit celui des sciences de l'urbain en général ou de la recherche urbaine en particulier. Sur quels critères

communs se joue donc l'identification d'un tel domaine de disciplines ? Les travaux qui ont montré l'aspect très hétérogène et diversifié des activités pouvant être intégrées dans cette appellation ne sont pas allés en effet dans le sens d'une définition d'un ensemble cohérent et précis.

Deux entrées sont ici privilégiées : d'une part celle d'une définition extensive des pratiques de recherche urbaine et d'autre part une vision non-sectorielle de l'urbain. Elles visent à reconnaître, en particulier pour l'une, l'impossible extériorité de disciplines aux faits sociaux et, plus encore pour l'autre, le rôle des regards auxquels correspondent des activités scientifiques dans le façonnage des sociétés à l'intérieur desquelles elles s'inscrivent.

Au risque de prendre des chemins peu orthodoxes, elles engagent du même coup à mettre de côté une scission parfois admise comme allant de soi entre pratiques concrètes et disciplines théoriques, pour les considérer comme deux registres différents d'une même activité de connaissance, d'une relation à l'urbain.

L'hétéronomie reconnue ou l'impossible extériorité d'un champ de recherche.

Une première remarque concerne le fait d'envisager les disciplines qui manifestent une prétention plus ou moins explicite à s'inscrire dans un ensemble aux contours incertains – celui de la recherche urbaine – comme des pratiques discursives dont on peut réaliser une généalogie au sens de Michel Foucault ¹. Le terme de pratique est ici utilisé afin de restituer l'articulation de toute une série d'activités à caractère scientifique – c'est-à-dire dotées d'un ensemble stabilisé et reconnu comme tel de méthodes et de principes – autour d'objets discursifs singuliers, en l'occurrence la ville et l'urbain.

Considérer ceux-ci comme des objets langagiers, c'est reconnaître le fait qu'ils soient inextricablement et symétriquement liés aux activités qui leur donnent forme, des activités qui peuvent être restituées comme des langages du fait qu'elles se réalisent dans une relation, une activité de connaissance, et pas seulement en tant que textes, paroles...

Ainsi, ce sont autant des discours d'interprétation, ceux de la sociologie urbaine par exemple, que des pratiques effectives (architecture) qui se caractérisent par l'élaboration de tels objets cognitifs mais sur des registres qui ne sont certainement

(1) FOUCAULT M. (1972), p. 145-172.

pas identiques. La gamme des pratiques concernées est alors assez vaste : sociologie urbaine, anthropologie urbaine, sociologie de l'architecture, urbanisme, géographie urbaine et bien d'autres, toutes font de l'urbain leur objet de quelque manière que ce soit lorsqu'elles en parlent comme cadre, support, contexte, matériau de travail...

Si l'on accepte cette considération, on rend alors impensables ces activités dans leur autonomie, on abandonne en particulier l'idée de pratiques libérées de tout bruit parasite, disposant d'un contenu essentiel qui n'aurait qu'à se déployer sur le monde extérieur tout en se maintenant à distance d'autres types de sciences. À cet égard, les travaux de Thomas Kuhn ont convaincu que la proximité des instruments et des protocoles de recherche autant que celle des matrices intellectuelles constituait un des modes de fonctionnement des sciences, une similitude pensée en termes de paradigme. C'est un aspect dont P. Bourdieu a magistralement disséqué les mécanismes en mettant à jour la dimension fondamentale des jeux d'ajustements relationnels dans le champ universitaire ².

Les conséquences d'une proposition de ce type ne seront sans doute pas du goût de ceux qui soutiennent qu'il puisse exister des savoirs « en soi », d'une part intemporels et d'autre part autonomes, une pensée qui a traversé néanmoins, jusqu'à une période récente, certaines disciplines persuadées de surcroît d'être investies d'une mission fédératrice de métadiscipline. Une vision téléologique introvertie de ce type a correspondu, par exemple, à la sociologie, persuadée qu'un temps viendrait où toutes les disciplines disparaîtraient pour laisser place à elle seule comme le montre Bernard Lepetit ³ ou encore à la géographie, longtemps considérée comme une « science interface ».

Davantage qu'à irriter ou à faire sourire, ces prétentions à la détention du savoir parfait doivent être prises au sérieux en ce qu'elles expriment et valident l'idée de ces relations de confrontation et donc de définition, dans un « espace » de pratique ainsi ordonné, négocié et hiérarchisé. Si l'enjeu peut alors être déplacé vers la connaissance de pratiques transversales qui se constituent à travers des échanges plus ou moins visibles ou revendiqués, complexes à déterminer, c'est parce que celle-ci permet de dégager certaines logiques de leurs fonctionnements cognitifs et pas seulement relationnels.

(2) BOURDIEU P. (2001).

(3) LEPETIT B. (1990), pp.331-338.

*Vision rapportée : les limites non-arbitraires
d'un domaine de recherche*

Le deuxième point vise à préciser l'acception de l'expression même de recherche urbaine qui n'est pas ici saisie comme un secteur d'activité scientifique dont la ville ou sa variante contemporaine du « milieu urbain » seraient le sujet ⁴. La recherche urbaine peut en effet être considérée comme révélatrice d'une mise en forme de pratiques scientifiques visant à comprendre la ville et l'urbain, objets à travers lesquels se structure toute une partie de leurs activités et qui émergent de celles-ci. Précisons ces deux aspects.

Un domaine de recherche ne correspond pas à quelque chose qui réside dans le réel, prédéfini et prédécoupé mais avant tout à une manière de s'élaborer en tant que sciences, c'est-à-dire de pratiques disposant de savoirs. Il ne faut pas sous-estimer ce qui se réalise lorsque des sciences déclarent qu'elles travaillent sur un domaine, ne pas considérer seulement que ce qu'elles disent révèle ce domaine, mais qu'elles-mêmes se révèlent également dans le même temps en train de se structurer, de se constituer comme sciences.

Cette déconstruction de l'évidence du domaine d'étude considère par ailleurs comme acceptables les critiques formulées par des auteurs tels que C. Lefort ou J. Habermas vis-à-vis de la sectorialisation des sciences sociales, de la rationalisation restrictive du social en tant que catégorie à la fois cognitive et organisationnelle (division du travail) extrêmement prégnante.

Pour ce type de rationalisation, il va de soi que la société correspond à un ensemble général dont les sciences se partagent respectivement les tranches : économie, politique, urbain, social. Il semble que l'on soit à un moment où les apories de cette catégorie, à la construction historiquement longue et achevée, commencent à être néanmoins mises en lumière et davantage reconnues ⁵, et que soit davantage acceptée l'idée que, si des disciplines se découvrent avec étonnement des préoccupations communes, par exemple, cela soit lié à un état de société. Il s'agit d'ailleurs pour elles d'un moment réellement important parce qu'il exige de leur part non seulement de préciser leurs spécificités, mais également d'interroger plus précisément ces « points communs ».

(4) Ils seraient ainsi davantage ses objets que ses sujets.

(5) On verra ici en particulier à la communication très synthétique d'E. Tassin qui marque ce « tournant » émergent visant au décloisonnement, mais plus fondamentalement aux implications d'ordre épistémologique et cognitif qui lui sont liées. Cf. TASSIN E. (1990), « La visibilité de l'action politique », in COLLECTIF (1990), *Prendre place*, Éditions du Plan Urbain, Paris.

Très concrètement, pour illustrer ces deux points, lorsque les sociologues, les architectes ou les géographes se préoccupent du « quartier » sous toutes ses variantes (favela, bidonville, par exemple), doit-on considérer que leur relation à cet objet, qui se réalise au moins dans un langage commun (le quartier), ne se limite qu'à en effectuer un simple enregistrement, à déposer des modes cognitifs différents sur un objet identique ? En fait, leurs activités ne décrivent pas seulement mais participent à élaborer cet objet, de manière éventuellement différente, à le faire exister. Le souci d'ordre épistémologique qui sous-tend dès lors l'interrogation de l'interdisciplinarité en recherche urbaine n'est pas celui d'une esthétique de la déconstruction dans une posture proche de certaines démarches anglo-saxonnes mais tient à un enjeu important.

Il paraît en effet acceptable de soutenir, à la suite de penseurs comme P. Legendre, qu'une société n'existe et ne fonctionne pas seulement dans le déploiement des logiques complexes qui lui sont propres mais également à travers le regard simultané et non chronologique qu'elle porte sur ce déploiement ⁶. Cette inscription forte évacue de fait l'idée d'une science pure, dégagée des contingences et de l'ingénierie du social, exempte de tout contact avec le pouvoir, et incite à considérer avec d'autant plus de méfiance l'idée d'une science impolitique ⁷. Si l'on accepte de considérer qu'une partie de cette vision rapportée correspond à l'activité scientifique, autrement dit que les objets urbains adviennent à travers une élaboration croisée et simultanée entre des activités et les regards qui sont portés sur elles (L. Mondada), il semble indispensable que ne soit pas faite l'économie d'une interrogation sur ces regards.

L'activité scientifique se caractériserait comme composante d'une élaboration active du social, pensable comme telle dans le contexte spécifique de sociétés ultra-réflexives. Ce point est très important parce qu'il signe une nette démarcation avec une démarche de connaissance pour elle-même du fonctionnement de la recherche urbaine, d'une « épistémologie de loisir ». Une préoccupation de ce type rejoint plus généralement une perspective d'ordre critique soutenant la nécessité structurelle d'une interrogation sur le social en train de se faire.

(6) Cf. LEGENDRE P. (2001).

(7) Pour reprendre ici un terme forgé par le philosophe Roberto Esposito, désignant la (fausse) neutralisation des discours politiques. L'idée « durkheimienne » d'une science neutre, apte à se dégager des « présupposés », trouve bien des actualisations, spécialement dans l'idée d'une science exempte d'acointances avec le ou la politique.

**UNE APPRÉHENSION PEU ÉVIDENTE :
ÉTUDES LONGITUDINALES OU ETHNOMÉTHODOLOGIQUES ?**

Force est de constater que le niveau d'une déclaration d'attention et d'intention reste très confortable à énoncer. L'entreprise de repérage ne s'avère pour autant pas simple à réaliser et se heurte à une première difficulté majeure : comment, en effet, penser ces pratiques hors d'un langage qui conditionne déjà, en lui-même, ses propres modalités de formulation ? Autrement dit, comment penser la question de l'interdisciplinarité sans elle, sans son cortège de langages et de méthodes comme la démultiplication des suffixes évoquant de manière plus ou moins vague la relation (trans-, infra-, inter-, intra-, pluri-, multi- etc.) ? Comment, enfin, la mettre en œuvre sans s'inscrire dans la série des protocoles convenus sur la communication, l'échange et le partage des savoirs dont on a tous plus ou moins pu aisément faire l'expérience⁸ ?

Une voie fragile apparaît déjà, celle de s'avancer entre une utilisation non-réflexive de ces termes qui les considérerait comme allant de soi – l'évidence non-problématique de l'interdisciplinarité – et une autre ultra-réflexive qui céderait à la récursivité infinie décrivant l'interdisciplinarité en train d'être décrite. Cette voie est celle de prendre totalement au sérieux les objets urbains en tant qu'ils sont parlés à des moments précis et dans des contextes spécifiques, en tant qu'ils sont ainsi configurés comme objets de discours. La question de l'interdisciplinarité en elle-même déplacée sur ses objets renvoie ainsi au fonctionnement de sciences, à leurs pratiques (d'échange) de savoirs et à leurs langages, aux lieux d'observation à partir desquels ils peuvent être saisis. Dans cette perspective, au moins deux axes d'investigation, différents mais complémentaires, peuvent être alors construits.

Jeux et échanges : vers une micro-analyse des dispositifs de recherche, le cas des rencontres et des publications

Une première possibilité est celle de suivre une interdisciplinarité en « activité », c'est-à-dire d'observer les conditions d'échanges que des pratiques de recherche urbaine aménagent explicitement entre elles. Il s'agit, dans ce cas, d'une démarche méthodologique qui s'articule autour d'une observation des types de pratiques soit strictement langagières (revues, rapports de recherche) soit plus concrètes (colloques, congrès, expositions

(8) S'afficher *a priori* comme interdisciplinaire correspond à une caractéristique très courante des colloques ou séminaires de recherches, souvent rappelée d'ailleurs en ouverture et clôture de ceux-ci.

internationales d'architecture). Un genre d'observations dont P. Lassave a montré la pertinence et l'intérêt avec la sociologie⁹. Ce type d'enquête renvoie alors davantage à une perspective ethnométhodologique qui s'attache à identifier l'établissement de structures d'ordre comme y incitent de manière générale les travaux d'H. Garfinkel¹⁰ et, très concrètement à saisir comment peuvent s'imposer, au cours de ces « moments », des manières de voir et de penser l'urbain.

Loin d'être anecdotiques, ces moments sont marqués par des procédures qui correspondent à des rites et des protocoles d'échanges à travers lesquels émergent des structures d'ordre parfois dogmatique dont la première est déjà celle d'une interdisciplinarité comme passage obligé. Ces moments font converger non seulement des « disciplines » différentes (sociologie, géographie, droit, etc.) mais également des professionnels de l'aménagement (agences d'urbanisme), bref, un « monde de pratiques scientifiques ».

Une micro-réflexion sur ce type de rites des groupes de recherche permet également d'observer les rapports et coups de force, ainsi que des hiérarchies qui se créent à partir de ceux-ci, de repérer comment l'intérêt général localisé se transforme en généralisation d'un intérêt localisé. Le « meneur », par exemple, participe activement à l'établissement très rapide à l'intérieur de la discussion d'une échelle des supériorités et des infériorités entre les disciplines présentes. Il distribue les paroles laissant rapidement apparaître des différentiels d'expression parfois réajustés avec la présence d'une personnalité forte invitée pour l'occasion. On peut repérer ainsi comment, à partir de là, se définit la « tendance » d'un séminaire, davantage sociologique ou psychologique.

Les analyses de ce type d'interactions ne devraient pas à notre sens faire sourire, mais inciter à que celles-ci soient considérées comme de véritables dispositifs contraignants par *la priori* qu'ils dégagent de fait de ces « points communs ». Cette ethnométhodologie des moments scientifiques, qui s'attache à des séries de moments-clés, présente l'avantage de saisir de manière préférentielle et à travers leurs manifestations les pratiques de recherche urbaine en activité, en se rapprochant des démarches d'une histoire ou d'une sociologie des sciences. Elle risque néanmoins, à notre sens, d'oblitérer des dimensions plus profondes de leur fonctionnement correspondant aux pratiques régulières et non-exceptionnelles de recherche, d'une part, mais également

(9) Cf. LASSAVE P. (1997).

(10) Le souci de Garfinkel est en effet de parvenir à restituer des moments d'observation en tant que situations au cours desquelles émergent des ordres, des stabilisations. Cf. GARFINKEL H. (2000).

correspondant aux capacités individuelles propres des chercheurs, à leurs dispositions au sens où B. Lahire l'entend, c'est-à-dire à la fois à leur profil et à leur degré de maîtrise d'un vocabulaire et de la souplesse de son extension. Leur présence diversifiée et multiple dans un même lieu, concret ou textuel comme, la réalisation d'un numéro thématique, implique-t-elle en effet une égalité de régime ? La relativité du discours de chacune des pratiques n'efface-t-elle pas explicitement des différences et des enjeux importants de statut et de reconnaissance (P. Bourdieu) ?

Ces contraintes ne sont pas forcément celles auxquelles on pourrait s'attendre. Ainsi les technologies mêmes de restitution des recherches s'inscrivent également dans ces pratiques d'élaboration et de diffusion des savoirs et présentent éventuellement de forts degrés de contrainte. Certaines conditions *sine qua non* de publication, comme celles d'une mise aux normes de communication exigent une commensurabilité du contenu d'un article par rapport au reste de la publication, ce qui apparaît bien sûr comme une évidence. Pourtant, le poids de l'instrument technique, dont Pierre Bourdieu avait d'ailleurs à plusieurs reprises évoqué les effets pervers¹¹, peut se faire extrêmement fort – en particulier dans le cas de la réalisation d'une cartographie de phénomènes qualitatifs. Un exemple peut illustrer ce point. Il s'agissait, dans le cadre d'une recherche, de subvertir les représentations graphiques traditionnelles des déplacements individuels en milieu urbain pour s'attacher davantage au « contenu » de ces mobilités, aux activités leur étant liées, etc. Un déplacement-retour a pu être constaté au cours des différentes séances de recherche, vers la réalisation finale d'une représentation assez classique des types de mobilité. En fait, la dissolution des éléments qualitatifs s'est opérée au profit (ou aux impératifs) de la réalisation d'une communication visuelle « pluri-disciplinaire ». Il s'agit d'une pratique de l'adaptation qui rend intelligible la recherche réalisée mais qui ne va pas sans soulever quelques questions puisqu'elle provoque parfois des résultats rigoureusement inverses de ceux initialement escomptés¹².

À ce niveau, de tels micro-blocages peuvent apparaître très insignifiants et peu crédibles. Il n'empêche que, de fait, ils se transforment en autant d'occasions manquées de mutations possibles dans les manières de penser l'urbain et nous semblent inciter à ne pas sous-estimer les « petits détails » dans les pratiques de recherche urbaine.

(11) Cf. le film de Pierre Carles, *La sociologie est un sport de combat* (2001), où l'on voit Pierre Bourdieu soupirer devant l'imposition irréversible des normes d'impression, soit lorsqu'il se fait limiter le nombre de pages d'un article, soit parce qu'il se fait supprimer des notes de bas de page, etc.

(12) Il n'y a là rien d'étonnant : cela correspond même au fonctionnement d'une recherche, en général. Néanmoins, dans ce cas précis, l'objectif initial de recherche visait le dépassement d'une méthodologie et d'une certaine forme de conceptualisation classique d'un phénomène en termes strictement qualitatifs (traitement statistique des mobilités). Le poids des exigences techniques, en l'occurrence cartographiques, inconsciemment bien sûr, a joué un rôle fortement incapacitant dans la mise en œuvre effective de ce dépassement, avec, en l'occurrence, une approche qualitative.

Points de contacts : disciplines et frottements idéologiques, l'exemple de l'architecture et de la mondialisation

Un second axe vise alors à repérer le rapport spécifique que certaines pratiques entretiennent avec des objets précis, en considérant ce rapport comme « individuel » mais non autonome. On parlera dans ce cas d'une approche longitudinale qui consiste à réaliser, par exemple, une étude des mutations du traitement de la ville par la géographie depuis les années 1970, ou encore du territoire par la sociologie politique. Cette exploration, en parallèle et de l'intérieur, permet d'effectuer le repérage d'éventuels points de contact intellectuels, de jeux d'importation, mais également des logiques de fermetures (P. Bourdieu) qui s'établissent au niveau des pratiques scientifiques. Sans pour autant généraliser, il est certain que, si des travaux d'ethnographie urbaine ont été marqués par le structuralo-marxisme dans les années 70, ceux d'urbanisme présentent aujourd'hui, quant à eux, une attraction certaine pour le discours néolibéral et ses dérivés.

À cet égard, il faut souligner le travail important réalisé par H. Ibelings concernant le supermodernisme architectural ¹³. Du parcours à grands traits de l'évolution contemporaine de l'architecture, se dégage cette tension qui traverse de manière croissante une pratique qui s'inscrit dans le contexte d'une mondialisation émergente. Ibelings invite notamment à remettre en cause la pensée des relations entre architecture et mondialisation en termes de causalité linéaire : si l'architecture s'adapte à la mondialisation, elle participe également à mettre celle-ci en place. Un phénomène qu'il observe notamment à travers le repérage d'une homogénéisation des formes. Cette similitude n'est pas liée à des impératifs économiques comme ceux qui pouvaient sous-tendre la standardisation qui a marqué le moment moderniste d'après 1945, mais à une manière de s'inscrire – de se soumettre – à un processus : c'est en cela que l'on peut parler d'un rôle actif voire activateur de certaines disciplines.

Le deuxième aspect que cette généalogie du monde de l'architecture permet de restituer est celui d'une irrésistible soumission des architectes à des pensées philosophiques, dans un moment marqué par la déconstruction : il est impensable ou impossible pour certains d'entre eux de ne pas se référer, *a priori* et de manière inconditionnelle, à J. Derrida ou G. Deleuze.

(13) Cf. IBELINGS H. (2003).

Cette identification renvoie ici très précisément aux histoires intellectuelles de ces disciplines, à la relation de ces climats d'activité intellectuelle et réflexive avec l'élaboration progressive de ce que Ph. Genestier nomme les « savoirs d'action ». Ces histoires montrent, au moins en ce domaine, la stérilité d'une opposition entre disciplines et pratiques. Elles permettraient de rendre visible la constitution d'usages monopolistiques de certaines notions (réseau, connexion, sociétal...) et le foisonnement des déclinaisons sémantiques qui les entourent, en mettant à jour des cheminements parfois étonnamment semblables entre elles.

Retracer les parcours de chercheurs permet alors également de comprendre cette caractéristique qui a fait des premières études urbaines des études militantes et engagées socialement, deuxième aspect de la dimension située des savoirs : par exemple, avec la constitution de la sociologie autour de la « question urbaine » (M. Amiot).

Le même type de phénomène est observable avec le cas de l'ethnographie urbaine, les études sur les milieux homosexuels ou qualifiés de déviants intervenant dans un contexte de redéfinition partielle des normes sociales de référence et participant aux stratégies de visibilité de ces minorités construites. Les études de ce type correspondent parfois encore davantage à un « effet de vogue » comme le montre très clairement Ulf Hannerz, marquées dans ce cas par un souci certain d'exotisme, la recherche d'une distinction disciplinaire ou encore par une certaine forme d'extravagance : la « minorité » et son « milieu » se transforment en nouvel « ailleurs » de l'ethnologue urbain avec l'étude des « bandes, des clubs de loisir, des salons de massage »¹⁴. Un travail sur ce type de points de contact permet d'éclairer la dimension socialement située de la recherche urbaine, mais soulève plusieurs questions d'ordre méthodologique.

En particulier, on peut douter de la réelle capacité d'une technologie comme le comptage sémantique qui présente, en termes d'occurrences, un risque d'écueil quantitatif non négligeable.

Ce mode exploratoire est, à cet égard et sous bien des aspects, très tentant : analyser des corpus de textes composés de revues, de bibliographies de thèses, en vue d'établir un comptage soigneux des termes récurrents, dénoterait ainsi la prégnance plus ou moins forte d'une terminologie dans une pratique

(14) L'intérêt du travail de U. Hannerz semble résider justement dans l'idée avancée, quoique souvent de manière implicite, du rôle militant de telles études et de leur participation à la transformation des modes cognitifs par lesquels ces groupes sont considérés, visés, normés, etc. Cf. HANNERZ U. (1980), p.27.

scientifique. Or, cette démarche méthodologique est en fait traversée par une matrice cognitive singulière qui est loin d'aller de soi, celle d'une conception représentationnelle (L. Mondada) du langage qu'il convient d'élucider. Une vision réaliste qui est persuadée que les mots ou les textes permettent d'accéder à la réalité d'un phénomène dont ils ne seraient que la face visible, un présupposé fonctionnant sur le mode de l'évidence qui se heurte à un redoutable problème de cohérence s'il est poursuivi à son terme.

Le risque est en effet celui d'achopper sur une insurmontable interrogation concernant la « représentativité » des matériaux avec des questionnements étourdissants et inextricables sur les « biais » de l'enquête... Le quantitatif est-il ou non l'expression d'une vérité ¹⁵ ?

La solution de ce problème paraît alors bien improbable, à moins de prendre réellement au sérieux l'idée que la première chose à laquelle renvoie ce matériau, et donc qu'il représente, c'est lui-même, de s'interroger sur ce que sa présence signifie, de prendre l'identification de ces termes comme un prétexte, comme point de départ.

Dans cette perspective, c'est moins le contenu même des structures langagières que les jeux qui se déploient autour et avec celles-ci qui peuvent intéresser : il s'agit dans ce cas de les considérer sous ce statut d'objets langagiers en relation avec des structures cognitives dont elles expriment – au sens fort de mise en acte – l'articulation et la possibilité.

DES STRUCTURES LANGAGIÈRES AUX ANALOGIES COGNITIVES, L'ÉMERGENCE DES CHAMPS DE CONVERGENCE.

La prise en compte de la dimension située des préoccupations de la recherche urbaine permet de dégager une troisième option, celle d'une approche croisée qui ne fasse abstraction ni des singularités de parcours et de démarches spécifiques à des pratiques scientifiques, ni de leurs rapports et des types d'échanges qu'elle peuvent entretenir entre elles. Il ne s'agit pas de promouvoir un « dépassement des alternatives », une sorte de méta-approche englobant les deux axes qui viennent d'être cités, mais d'abandonner provisoirement toute tentative de définition et d'identification précise de ces relations voire l'idée même de disciplines et de pratiques, de délaisser ce cadre

(15) Plus concrètement, quels types d'interprétations tirer du dénombrement de vingt-trois usages du mot « réseau » dans un article ?

cognitif finalement assez contraignant pour se focaliser davantage sur des structures langagières, et les niveaux d'analyse qui peuvent en être dégagés. Observer des activités à la fois pratiques et langagières repérables dans des situations précises de recherche, c'est travailler simultanément sur la constitution d'un champ de recherche urbaine et des pratiques scientifiques respectives qui le composent.

La configuration des savoirs dans des situations de recherche

En prolongeant la reconnaissance du caractère inextricable des savoirs scientifiques et des savoirs sociaux, il s'agit d'investir les questions de l'urbain comprises non plus tellement dans le sens d'objets, mais de structures langagières. Ce terme est marqué par une ambiguïté sémantique intéressante, parce qu'il offre la possibilité de recouvrir sous un même vocable des homologies cognitives en même temps que des structures concrètes d'expression, des manières de penser l'urbain indissociables des manières de l'exprimer.

Par homologie cognitive on entend ici tout simplement les similitudes repérables entre les différentes manières de concevoir les phénomènes urbains, au-delà des variations éventuelles de langage. Ainsi, l'architectonique intellectuelle que rend visible une activité de connaissance peut se déplacer d'une pratique à l'autre et être repérable à partir des types de différenciation qu'elle établit entre des phénomènes. Cela rejoint les travaux de L. Boltanski et E. Chiapello qui montrent, à travers une étude sur le (néo)capitalisme, qu'au-delà des variations de vocables, les mêmes types de structuration du monde social peuvent transparaître¹⁶. Nous proposons, à partir de là, d'inverser une perspective classique, de partir de ces modes cognitifs pour remonter vers les pratiques scientifiques, de transformer celles-ci en un terme de restitution de rôles, de registres d'action spécifiques à certaines activités et propres à des circonstances singulières.

Très précisément, cette perspective analytique incite à s'emparer de lieux observables où « ça parle projet urbain », par exemple, et de voir comment s'y manifestent des instances dotées d'un rôle et fonctionnant sur un mode que l'on peut alors qualifier de scientifique ou de disciplinaire. L'interdisciplinarité passe alors d'un statut de cadre d'interrogation, *a priori* absolu, vers celui de langage de restitution d'activités singulières. Nettement plus que des « contenus » révélateurs, les similitudes d'expressions

(16) Cf. BOLTANSKI L., CHIAPELLO E. (1999). Peut-on ainsi penser qu'entre la planification urbaine et la gouvernance urbaine il y ait réellement changement dans les registres de la fabrique de l'urbain ?

manifestent davantage un champ de convergence effectif de pratiques, un de ceux qui permettent à des sciences sociales de se constituer. Il correspond à un espace de circulation d'individus – chercheurs – en même temps qu'à des cadres cognitifs de fait contraignants à partir desquels peuvent être observés et restitués non seulement les positionnements respectifs et relationnels des disciplines dans leur gravitation autour de ces pôles singuliers, mais qui peuvent être également considérés comme un de leurs lieux d'instanciation, celui de processus dans lesquels elles prennent forme ¹⁷.

Lors de la restructuration de la ville de Bilbao (Portugal), toute une série d'intervenants ont été mobilisés, non seulement des acteurs politiques et économiques mais également des urbanistes, des aménageurs, des sociologues, pour la réalisation du plan d'aménagement général de la métropole. Au-delà des incertitudes et des démarches hésitantes, voire des ruptures de communication à plusieurs moments entre ces différents intervenants, le projet urbain s'y révèle à la fois comme leur matrice cognitive commune et leur cadre de circulation, d'expression, dans lequel ces pratiques s'inscrivent et se reproduisent ¹⁸.

Autrement dit, l'hypothèse soutenue est que l'intégration de ces sciences dans des systèmes d'intervention ne les laisse pas indemnes. Elles ne font pas qu'y « projeter » leurs savoirs, mais s'y transforment, s'y renouvellent mais éventuellement aussi, s'y figent. Pourquoi ce recentrage sur le terrain pratique ? Parce que les « sciences de l'urbain », que ce soit l'architecture, la sociologie, l'ethnologie ou encore la géographie, y ont plus particulièrement été mises à l'épreuve, convoquées par des instances institutionnelles ou autres et se trouvent en situation « d'épreuve de savoir » et parfois même de savoir administrer des preuves. Cette hypothèse a notamment été mise en œuvre, quoique formulée d'une autre manière, par F. Navez-Bouchanine qui s'est attachée à réaliser une typologie des modes d'engagement des sciences sociales convoquées dans des recherches sur des projets urbains.

Dans une situation très similaire à celle du cas de Bilbao (projet urbain au Maroc), elle décèle trois modes d'engagement – en réalité trois registres d'action puisque contribuant à constituer l'intervention – de l'équipe de sociologues à laquelle il avait été demandé de participer à une réflexion d'action publique : posture distante, instrumentale et engagement militant (« partie

(17) En prolongeant ce point, il serait possible d'avancer qu'en quelque sorte « le projet » ou « le réseau » interdisciplinarisent les sciences, une formulation qui correspond dans ce cas à une version nettement moins convenue des rapports entre pratiques scientifiques.

(18) Cf. CHADOUIN O., GODIER P. et TAPIE G. (1996), « Bilbao, entre volontarisme et pragmatisme » in BONNET M. (dir.), *L'Élaboration des projets architecturaux et urbains en Europe*, P.U.C.A., Paris.

prenante ») ¹⁹. À ces trois réactions correspondent trois registres de discours : élitiste (ou « refus distant »), scientifique et normatif. Autant de manières pour les sociologues d'investir le projet urbain et, du même coup, d'offrir la possibilité de stabiliser cette catégorie cognitive pour penser les transformations urbaines auxquels ils participent.

Le travail sur ces « situations de recherche » amène ainsi à identifier des logiques disciplinaires tout en saisissant simultanément leurs étroites imbrications avec d'éventuelles commandes de recherche. Il apparaît nécessaire, à cet égard, de ne pas confondre le « scientifique » comme registre d'expression avec celui de registre d'action, parce que cette perspective hypercritique, en actualisant la ligne de partage trop simple entre manipulés et manipulateurs, pose en réalité un voile sur la généalogie théorico-pratique des disciplines.

Il fait oublier que ce phénomène d'accointances n'est pas exceptionnel ou révoltant, que le démontage de structures cognitives complexes telles que celle du « ghetto » permettent par exemple de préciser. D'une part, du fait que celui-ci soit une forme correspondant à la logique d'un groupe social, mais plus fortement, en termes de recherche, du fait qu'il soit apparu dans le cadre d'une « science des réformateurs » et qu'il ait acquis un certain statut avec une anthropologie urbaine en constitution ²⁰. Le ghetto émerge alors dans un objectif politique visant à contrecarrer les perspectives raciales et eugénistes des pouvoirs locaux. Or, c'est autour du ghetto, de l'analyse d'une forme urbaine que va se construire l'ethnologie urbaine aux États-Unis. C'est donc à partir de cet engagement politique que se forment des instruments disciplinaires qui sont ceux de « l'écologie humaine », tout un ensemble d'éléments que dégage C. Rhein en retraçant la généalogie de cette catégorie ²¹. Elle montre sur un même plan que le modèle de croissance de la ville élaboré par Burgess se réalise simultanément à la création de la Chicago Planning Commission, à partir d'un souci qui est celui d'une planification urbaine.

*Registres de discours, registres d'action :
vers un changement de niveau d'analyse*

En fait, à travers les « situations de recherche », les pratiques scientifiques apparaissent comme des instances spécifiques

(19) NAVEZ-BOUCHANINE F. (1997), pp. 145-165.

(20) HANNERZ U., op. cit.

(21) Cf. RHEIN C. (2000), « Le ghetto de Louis Wirth : forme urbaine, institution et système social » in TOPALOV (dir.), (2000), pp. 111-134.

dans des systèmes d'intervention qu'elles contribuent à constituer : une logique de fond que l'analyse du « projet urbain » ou du traitement des « espaces publics » permet de dégager pour une discipline comme l'architecture ²². La question n'est pas de dénoncer ces affinités dangereuses, mais d'analyser leur efficacité et leur portée heuristique, de montrer éventuellement la faiblesse productive voire les dangers de certaines catégories cognitives : qu'est-ce que ce type de travail apporte réellement aux réflexions de chacune des disciplines ? S'agit-il réellement de constitution de savoirs ou davantage d'une opération de gestion sociale, urbaine ? Ces opérations constituent-elles des creusets de renouvellement des problématiques permettant de penser le social ou contribuent-elles davantage à leur fossilisation et à leur transformation en des versions stéréotypées de discours d'expertise ?

La distinction analytique des disciplines entre registre de discours et registre d'action apparaît fondamentale, notamment pour apporter des éléments de positionnement théorique au niveau de la question glissante de l'expertise dont J.-P. Gaudin souligne l'intrusion dans les sciences sociales avec l'émergence omniprésente du terme ou du thème de la gouvernance ²³.

Il faut, pour terminer, quitter le versant analytique, et poser un regard plus ironique. Il y a en effet une sorte de déterminisme inversé à considérer que des structures langagières constituent des dispositifs qui en imposent et exigent des ajustements de la part de disciplines. On a davantage l'habitude d'entendre parler de boîtes à outils conceptuelles ou d'outillages théoriques que des chercheurs pourraient manier selon les besoins du moment. Cette vision neutralisante oblitère la dimension cognitive structurante de ces outils : aux termes sont indissociablement liées des structures cognitives, des manières d'envisager et de considérer la ville et l'urbain. La structure d'échange (projet urbain, analyse des conflits dans l'espace public...), en déterminant le cadre cognitif d'analyse, contraint les disciplines qui jouent leurs rôles et diminue la possibilité d'autres types d'approche. Les travaux de Licia Valladares dans le contexte brésilien vont directement dans ce sens lorsqu'elle montre comment la favela – en tant que manière de concevoir une organisation à la fois sociale et spatiale – émerge à l'intérieur de dispositifs d'intervention, se stabilise, stagne et empêche des disciplines (sociologie et ethnologie urbaine) de penser ce qu'ils effacent ou laissent

(22) Cf. GENESTIER Ph. (1992).

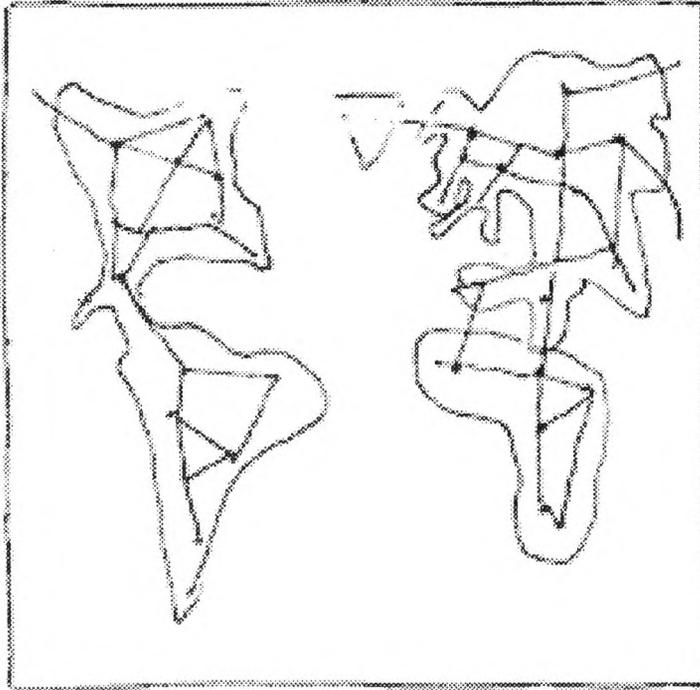
(23) J.-P. Gaudin évoque notamment la mise en place de laboratoires de recherche centrés sur l'étude des processus de gouvernance ou de management urbain. Il pose l'hypothèse du rôle actif de ceux-ci dans l'émergence de la gouvernance en tant que question sociale antérieure aux phénomènes dont elle prétendrait rendre compte.

de côté au point de transformer l'homologie en hégémonie cognitive ²⁴. Le problème sérieux qui se pose alors est celui de l'existence de telles formes de pérennisation dans les manières de penser les objets urbains qui se situent en discordance par rapport à d'autres niveaux de réalité de fait négligés.

Les marchés d'échanges de structures langagières qui expriment les phénomènes de la ville et de l'urbain devraient être pris dans toute leur ampleur et non limités aux généalogies éventuelles de champs sémantiques. Les fluctuations des analogies cognitives particulièrement saisissables dans des situations de recherche peuvent soulever d'autres séries de questions plus critiques, notamment celle de l'existence d'alternatives dans certaines sciences sociales comme la géographie, au passage conditionné par les cadres cognitifs hégémoniques du réseau, du projet ou du système d'acteurs. À ce point, il semble indispensable, pour parvenir à réaliser un examen calme de ces faits sociaux (L. Quéré) que sont les jeux disciplinaires, de s'extraire du débat normatif, de soutenir une attitude qui corresponde au souci de ne pas s'en laisser trop compter par des contenus, au risque d'oblitérer les logiques plus profondes et moins visibles de pratiques scientifiques dont ils sont simultanément les manifestations.

MARC DUMONT,
géographe, ATER Université d'Orléans,
Laboratoire Ville Société et Territoire,
Maison des Sciences de l'Homme
et de la Société (M.S.H.S.), Tours.

(24) La critique de L. Valladares est en effet plus forte. Elle avance que pouvoirs publics, sciences sociales et associations ont besoin de l'existence de cette catégorie et que celle-ci sert des intérêts respectifs. Cf. VALLADARES L. (2000).



LA VILLE GLOBALE

« Les réseaux tant matériel qu'immatériel couvrent à présent pratiquement toute la Terre, ils conduisent à la ville globale. (...) Depuis quarante ans, je préconise l'apparition de ce que j'appelle la "ville-continent" : une centaine de villes qui existent depuis des siècles et qui sont maintenant reliées entre elles par un réseau de transport très rapide. (...) L'Europe unie, de nos jours, est peut-être la première ville continent moderne : ce n'est pas une entité politique, c'est une entité "de fait". Elle est peut-être le modèle de la ville globale à venir. »

Yona Friedman, *Utopies réalisables*, Éditions de l'Éclat, Paris, janvier 2000.

Bibliographie

AMIOT M. (1986), *Contre l'État, les sociologues*, Paris, éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales.

BOLTANSKI L., CHIAPELLO E. (1999), *Le Nouvel Esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard.

BOURDIEU P. (2001), *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir.

FOUCAULT M. (1972), « Nietzsche, la généalogie, l'histoire », in COLLECTIF, *Hommage à Jean Hyppolyte*, Paris, Le Seuil.

GAUDIN J.-P. (2002), *Pourquoi la gouvernance ?*, Paris, Presses de Sciences Politiques.

GARFINKEL H. (2001), « Le programme de l'ethnométhodologie » in COLLECTIF, *L'ethnométhodologie une sociologie radicale*, Colloque de Cerisy, Paris, La Découverte.

GENESTIER Ph. (1992), « Que vaut la notion de projet urbain ? » in *Architecture d'aujourd'hui* n° 288, p. 40-46.

HANNERZ U. (1980), *Explorer la ville*, texte traduit et présenté par Isaac Joseph, Éditions de Minuit.

IBELINGS H. (2003), *Supermodemisme. L'architecture à l'ère de la globalisation*, (traduction française), Hazan.

KUHN Th.-S. (1990), *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.

LAHIRE B., QUÉRÉ L. dir. (2003), *À quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte.

LASSAVE P. (1997), *Les sociologues et la recherche urbaine*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

LEGENDRE P. (2001), *De la société comme texte*, Paris, Fayard.

LEPETIT B., TOPALOV C. (2001), *La ville des sciences sociales*, Paris, Belin.

LEPETIT B. (1990), Propositions pour une pratique restreinte de l'interdisciplinarité, in *Revue de synthèse*, 4^e série, n° 3, pp. 331-338.

MONDADA L. (2000), *Décrire la ville. La construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Éditions Économica.

NAVEZ-BOUCHANINE F. (2000), « Sociologie et projet urbain. Quelques réflexions à partir d'une expérience marocaine », in SAUVAGE A. et HAYOT A. (dir.), *Le Projet urbain : enjeux, expérimentations et professions. Actes du colloque Les sciences humaines et sociales face au projet urbain*, Paris, Éditions de la Villette.

VALLADARES L. (2000), « Qu'est-ce qu'une favela ? », in *Cahiers des Amériques Latines* n° 34, pp.61-72.